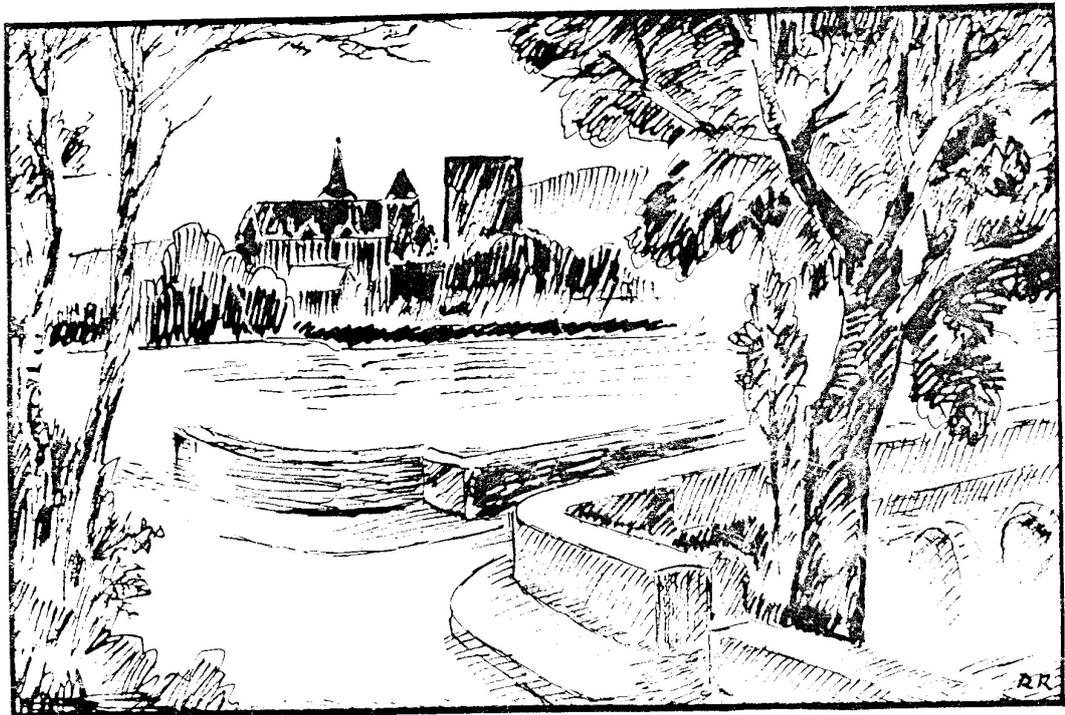


BULLETIN de la SOCIÉTÉ
des
AMIS de ST. SERVIN du BOIS



N°3

Année 1987

S O M M A I R E

CHRONIQUE ASSOCIATIVE.....page 2

AVANT-PROPOS

par M.SIMONIN ,maire de Saint-Sernin-du-Bois.....page 5

UNE FETE NAUTIQUE A ST-SERNIN LE 14 JUILLET 1913 (R.Rochette).....page 7

DOSSIER:BOUVIER ET SES CARRIERES.....page 10

LE CHANCAL. LA MELIE (A.Dessertenne).....page 18

LA FENAISSON VERS 1900 (M.Laroche).....page 21

A PROPOS DE SAINT-SATURNIN.....page 24

NECROLOGIE: L'ECRIVAIN HENRI CHAZELLE.....page 25

Illustration de couverture: R.ROCHETTE

Maquette de couverture: J.P.GRILLOT

CHRONIQUE ASSOCIATIVE.

L'année 1985 n'a pas vu la parution de notre bulletin, nos efforts s'étant concentrés sur la publication d'une plaquette touristique destinée à mieux faire connaître le site de St-Sernin .

BILAN DES ACTIVITES 1985-1986.

La Société des Amis de St-Sernin a tenu des réunions les 19 Avril et 14 Juin 1985 et les 17 Avril et 6 Juin 1986, au cours desquelles ont été abordés, entre autres, les points suivants.

PLAQUETTE SAINT-SERNIN-DU-BOIS.

La réalisation de cette brochure a pu être éditée grâce à la collaboration du Club d'animation communale, auprès de qui le projet avait trouvé un écho favorable; nous témoignons toute notre gratitude à ses animateurs.

Il s'agit d'une brochure de 16 pages, à la présentation soignée.

Texte de A.Dessertenne.Nombreuses photos de JeanTal.

Très belle couverture reproduisant des peintures de R.Rochette.

Plan ancien de St-Sernin en double page.

Prix 20,00F. Dépôts à la mairie, chez Mme Lamizet au Bourg, chez M.Dufour à Gamay.

EXPOSITIONS.

Du 1 Mai au 9 Juin 1985. Peintures de R.Rochette;gravures de J.F.Odde;fer forgé de J.Juillard; poterie d'art de F.Mussel;meubles Rafaël; sculptures de L.Flèche;art décoratif E.Prébaïn;artisanat d'art N.Marconnet et G.Debeaumarché. Participation de la Société d'Histoire Naturelle du Creusot.

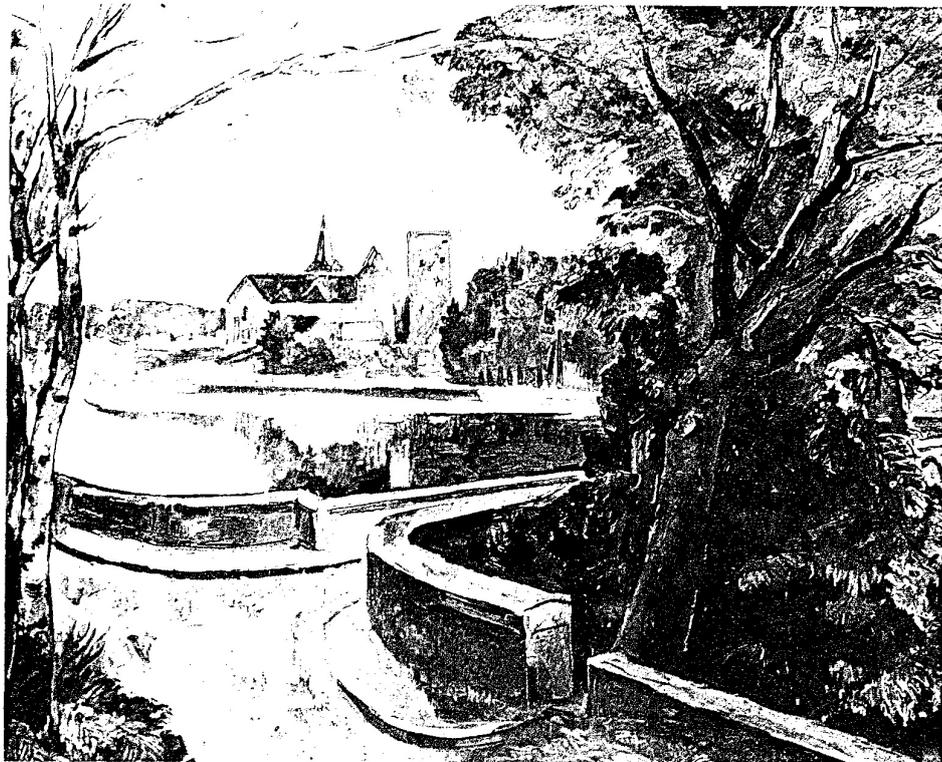
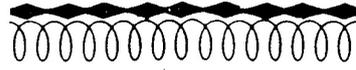
Du 1 Mai au 1 Juin 1986. Peintures de R.Rochette;gravures de J.F.Odde;fer forgé de J.Juillard;meubles Rafaël; céramiques de F.Mussel;poterie d'art de J.P.Marlot;sculptures de L.Flèche;vitraux de J.C.Goujon;artisanat d'art de G.Debeaumarché, T.Gibot, N.Marconnet.

A l'occasion de cette exposition, la municipalité de St-Sernin organisa une réception au cours de laquelle notre président R.Rochette reçut le titre de Citoyen d'Honneur de la commune:cérémonie amicale et émouvante qui consacrait la tâche déjà accomplie depuis plusieurs années par le peintre en faveur du rayonnement culturel de St-Sernin.Rappelons que Raymond Rochette a fondé la Société des Amis de St-Sernin-du-Bois en 1978.

ACTIVITES DIVERSES.

Les Amis de St-Sernin ont procédé en 1985 au sauvetage d'une forge ancienne appartenant à M. et Mme Lièvre;le matériel a été entreposé dans un étage du donjon

SAINT-SERNIN-DU-BOIS



Peinture R. Rochette

Village

Couverture de la brochure
destinée à mieux faire connaître et apprécier les richesses
historiques et touristiques de la commune

en attente de locaux adaptés pour la présentation d'outillage ancien.

Deux stèles gallo-romaines ont fait en 1986 l'objet d'un dépôt au musée du prieuré par le musée Rolin d'Autun; ces stèles funéraires proviennent du Bas-de-Marais; encastrées dans un mur, elles furent découvertes par Bulliot vers 1868 et transportées à Autun; nous ne pouvons que remercier M. le Conservateur du musée Rolin d'en avoir favorisé le dépôt dans leur village d'origine. En revanche, diverses pièces archéologiques déposées au musée de St-Sernin furent présentées à Autun pour une exposition consacrée à l'archéologie de l'Autunois.

PROJETS.

SENTIERS DE RANDONNEE.

Les Amis de St-Sernin ont envisagé la mise en place de circuits de randonnées pédestres destinés à mieux faire connaître le patrimoine naturel de la commune et à réhabiliter quelques vieux chemins oubliés; trois boucles sont actuellement reconnues sur le terrain. Il conviendra ensuite de procéder au balisage, à la mise en place d'un plan d'ensemble et à la réalisation d'un dépliant descriptif.

CHAPELLE DE GAMAY.

Des démarches ont été entreprises pour envisager l'acquisition de la parcelle portant les ruines de l'oratoire; nous sommes contraints de dire qu'elles se sont heurtées jusqu'ici à la lenteur des procédures diverses... Nous croyons pouvoir dire cependant que le dénouement ne saurait beaucoup tarder maintenant.

ACCUEIL DU GROUPE 7I.

Le Groupe 7I dont le siège social est à Mâcon oeuvre pour la mise en valeur et la connaissance du patrimoine naturel et humain de Saône-et-Loire, notamment grâce à diverses publications dont la revue "Images de Saône-et-Loire". Chaque année le Groupe 7I tient une assemblée générale décentralisée. En Octobre 1987 St-Sernin sera très honoré d'accueillir les membres de cette association à qui nous nous efforcerons de faire connaître le patrimoine exceptionnel de la commune, ce qui ne sera pas sans intérêt pour le rayonnement de notre village.

BULLETIN.

Nous ne nous lasserons pas de répéter que toute proposition d'article ou toute suggestion de voir traiter certains sujets seront toujours accueillis avec intérêt.

Le mot du Maire,

- C'est avec plaisir que j'ai accepté d'écrire quelques lignes dans le Bulletin "Des Amis de Saint-Sernin".

S'inscrivant dans un site remarquable, le paysage de Saint-Sernin-du-Bois a fondamentalement changé depuis ces quinze dernières années. Beaucoup de travail a été fait pour rendre notre commune plus attrayante et attirer les visiteurs ou les touristes. Certes il reste encore beaucoup à faire, mais je tiens à remercier "Les Amis de Saint-Sernin" du travail qu'ils accomplissent permettant de faire connaître notre village dans toute la Saône et Loire et au delà.

La fonction des Maires des petites communes a beaucoup changé. Une profonde mutation s'est faite et une lourde charge de travail leur incombe. Toutefois ils restent confrontés à de multiples problèmes pratiques, terre à terre et qu'il convient de régler presque quotidiennement.

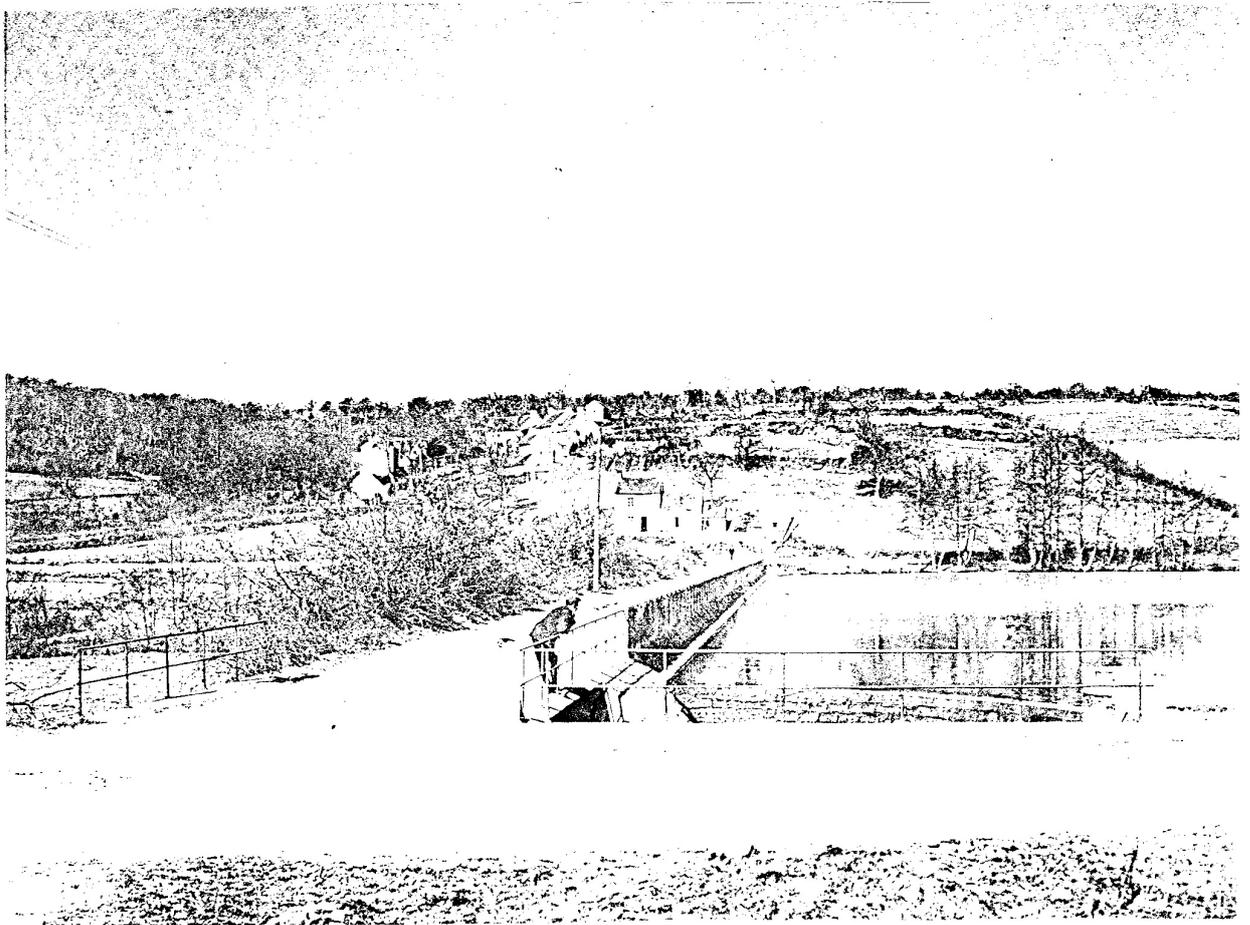
1986 s'achève sur un bilan positif en réalisations qui deviendront opérationnelles en 1987 :

- La Résidence des Personnes Agées, l'Ecole Maternelle, les Equipements Sportifs, les locaux à usage commercial et enfin notre pharmacie qui s'est ouverte en décembre dernier.

Je souhaite, avec toute l'équipe municipale qui m'entoure, continuer à l'amélioration des Bâtiments communaux, des terrains, de la voirie et du programme d'assainissement.

Aussi nous continuerons à travailler pour que le mieux vivre à Saint-Sernin du Bois ne soit pas que des paroles, mais bien la réalité et que chacun puisse en profiter et en mesurer les effets.

J. SIMONIN.



Digue de l'étang de la Velle
vers 1930

UNE FETE NAUTIQUE A SAINT SERVIN DU BOIS

le 14 JUILLET 1913

La route qui conduit à St Sernin du Bois passe devant la maison - la maison natale - que je n'ai guère quittée que dans des cas exceptionnels : études, régiment, guerre 39-40 ... Je connais donc bien cette route, et cela depuis les premières années du siècle.

A l'heure actuelle, elle est comme toutes les voies de communication, sillonnée par une multitude d'autos, de camions, de bus et autres engins motorisés - peu de vélos - quant aux piétons, ils sont aussi rares que l'étaient en 1913 ce qu'on appelait les automobiles.

En 1913, la route appartenait aux piétons, en particulier aux ouvriers qui allaient à l'usine, ou bien en revenaient, tenant à la main leur légendaire panier en osier que fermait un couvercle rebondi, panier destiné à emporter la gamelle d'alimentation et la chopine ; les ouvriers travaillaient 10 à 12 heures par jour à cette époque.

Sur la route circulaient déjà pas mal de cyclistes, l'un deux était célèbre parmi les gamins dont je faisais partie, n'ayant sans doute pas de sonnette pour annoncer son approche aux passants, il criait "Hep, hep, hep, Hépinal dans les Vosges ..."

Bien sûr, il y avait les voitures pour les charrois, la traction était assurée par les chevaux aux colliers chargés de sonnailles, ou par des boeufs plus lents. Charretiers et bouviers, fouetou aiguillon à la main, hêlaient leurs attelages en criant des jurons pour hâter la marche de leurs animaux - tout au moins dans la montée : parfois on voyait quelques cavaliers et j'ai le souvenir d'avoir remarqué, plusieurs fois, un groupe à cheval composé de 4 personnes, le père et ses 3 fils : la famille Schneider.

Et nous voilà donc le lundi 14 Juillet 1913 jour de fête qui s'annonce très ensoleillé. Je ne me souviens plus vers quelle heure, l'oreille est attirée par la musique d'une joyeuse clique : clairons et tambours qui s'avance précédant un important cortège de jeunes gens : les gars de la "Nautique".

Ils sont habillés de vestes et pantalons blancs avec des cols marins soit rouges soit bleus et d'un béret assorti.

Tout ce monde se dirige vers St-Sernin-du-Bois où bien sûr, je me trouve en famille dans l'après-midi.

Le barrage actuel n'est pas encore construit et la fête nautique doit avoir lieu sur l'étang de la Velle.

La route qui longe l'étang est noire de monde depuis le déversoir jusqu'au début du chemin qui monte à la Bruyère.

Un talus en maçonnerie, avec rampe, descend en pente douce vers les eaux.

Cette fête nautique comportera toute une suite d'épisodes qui vont mettre les spectateurs en joie.

Un groupe de jeunes gens en maillots de bains est massé sous les ombrages.

La fête commence avec des plongeurs et des courses de vitesse qui ne m'ont guère intéressé, pour moi tout a commencé avec la course aux canards ...

Un volatile est lâché sur l'eau, il appartiendra à celui qui s'en saisira. C'est évidemment un beau charivari sur l'eau ; le canard affolé nage, plonge, vole de tous côtés parmi les hurlements de ceux qui le pourchassent et des spectateurs enthousiastes.

Un nageur réussit à la saisir, il est à lui et mis de côté pour la fin de la fête. Je n'ai pas le souvenir du nombre de canards mis à l'eau, ce qui est sûr c'est que l'un des pauvres canards ayant pu éviter les nageurs, s'est réfugié parmi les spectateurs - ce qui n'était guère mieux ... Le service du contentieux a dû avoir pas mal de travail à ce moment.

Puis les joutes ont suivi. Deux barques entraînées par de robustes rameurs vont l'une à la rencontre de l'autre. Deux jouteurs sont perchés sur une plateforme surélevée à l'arrière des barques ; ils se tiennent debout sur leurs jambes raidies et sont munis d'une longue perche. Sur la poitrine de chacun d'eux, je remarque une espèce de boîte en bois avec plusieurs casiers dont je compris l'utilisation par la suite : les deux adversaires devaient y placer l'extrémité de leur perche alors qu'ils s'avançaient face à face bien d'aplomb sur leurs jambes musclées, l'un ou l'autre - voire les deux tombaient à l'eau au milieu d'un tonnerre de cris, de rires ou d'applaudissements.

Cependant l'évènement principal devait être la course au cochon. Je vois encore le gros animal logé dans une espèce de cage à claire - voie portée par 4 costauds gaillards.

La cage est posée sur une barque et lorsqu'on est arrivé au milieu de l'étang, le cochon est jeté à l'eau sans vergogne. Là se situe une des grandes surprises de mon enfance : je pensais que le gros animal, lourd comme du plomb, allait tomber au fond de l'étang, y rester jusqu'à ce qu'un heureux gagnant aille le chercher. Et voilà qu'avec stupéfaction je vois le porc surnager (la graisse étant plus légère que l'eau) et nager sinon avec grâce du moins avec aisance ; il est bientôt cerné par une nuée de nageurs qui le saisissent par une patte, une oreille, la queue, enfin par quelque chose qui dépasse de la boule en évitant la mâchoire qui pouvait mordre.

Il a dû y avoir une certaine confusion, car je demande à mon père : "Qui a gagné le cochon ?" il me répond "c'est toute l'équipe" ce qui me paraît une réponse fort sage.

La fête est terminée, du moins je le crois, soudain, vers le déversoir, on entend des cris, des gens courent, un attroupement se forme. Un peu plus tard on apprend la raison du tumulte : un San-Serninois qui avait bu quelques verres de trop (pas d'eau) et n'ayant plus une idée précise des réalités, a voulu imiter les nageurs qu'il avait admirés, il s'est déshabillé et jeté à l'eau. On s'aperçoit bien vite qu'il va tout simplement se noyer, aussi plusieurs gars de la nautique qui sont sur place réussissent à le sortir de sa mauvaise situation.

Cependant il me fut impossible de m'approcher de la scène, ma mère en particulier me redisait " ne t'approche pas" et par les épaules me détournait du spectacle.

Plus tard, j'ai compris la raison : c'est que le candidat nageur s'était bien déshabillé comme il convient, mais sans mettre le caleçon indispensable aux usages et nu comme un ver il gesticulait et palabrait dans le costume d'Adam. On ne blaguait pas avec la pudeur à cette époque et l'on comprend que mes parents, malgré tout l'intérêt anecdotique que présentait l'évènement, tenaient plutôt à m'éloigner du pochard qui devait être quelque marginal cher à notre ami Dessertenne (1).

Enfin, l'on revint à la maison et là encore un évènement mémorable : pour la première fois de ma vie, je montais dans une automobile. La voiture appartenait à un ami de la famille de Monsieur Brochot demeurant aux "Revirons". Dans ce véhicule rarissime, le siège arrière tournait le dos au siège avant où se tenait le conducteur. Celui-ci fait un continuel usage de son trompe-avertisseur pour se frayer un chemin. J'eus le malin plaisir d'entendre les promeneurs qui, sur les côtés de la route, grognaient dans le nuage de poussière soulevé par l'engin.

Il est vrai qu'à cette époque les dames portaient des voilettes.

Voilà donc cette fête nautique terminée. N'y en aura-t-il plus d'autre dans les années à venir ?

Raymond ROCHETTE

(1) Voir articles "Le Chancel" et "La Mélie".

Du même auteur : "La véritable histoire de Jean Thomas, négociant en balais de bouleaux"

(publié par les Amis de St-Sernin).

DOSSIER : BOUVIER ET SES CARRIERES

Nous avons noté avec plaisir que notre précédent bulletin avait rencontré un écho favorable auprès de quelques personnes de St-Firmin, au point que l'une de nos fidèles lectrices, Mme T. Perraudin, nous suggéra de publier un article susceptible d'intéresser un plus large public parmi nos voisins.

Après réflexion, il nous est apparu que Bouvier, trait d'union entre les deux communes, représentait peut-être le sujet idéal. Après Antully, avec la collaboration de M. Père, c'est donc aujourd'hui vers St-Firmin que s'ouvre l'espoir d'une coopération fructueuse avec nos communes limitrophes.



PETITE HISTOIRE DE BOUVIER

Dès l'antiquité, Bouvier s'est trouvé sur le tracé de la voie gallo-romaine d'Autun à Mâcon, venant de St-Sernin et se dirigeant vers la Beaujarde ; malheureusement aucun vestige n'en subsiste aujourd'hui à St-Firmin. Signalons également le passage près de la Bachotte de l'antique chemin de St-Sernin à Couches par Brandon réhabilité vers 1771 sur l'initiative du prieur de St-Sernin, J.B de Salignac-Fénélon.

Bouvier, comme le bourg de St-Firmin (Chaseul ou St-Martin de Chaseul avant le 15^e s.) dépendait avant la Révolution du prieuré de St-Sernin, ainsi que les Chevreaux, les Caillots et les Barrets.

Le vallon de Bouvier, situé à la limite des deux paroisses, avait vu se développer plusieurs industries depuis le 17^e s : leur implantation était due à la présence du ruisseau de Champitoux qui peut d'ailleurs être considéré comme étant le cours supérieur du Mesvrin (sa plus haute source sur la plateau d'Antully, à la Chapelle de Prodhun, est située à 532 m). Pour résumer chronologiquement les étapes de l'industrialisation du site, nous pouvons nous en tenir aux dates principales suivantes :

1645 : Le Comte de Thianges, prieur de St-Sernin, donne son autorisation à Denis Maire qui dirige le fourneau de Champitoux, pour établir la première forge. Blaise Chirat succède à Denis Maire en 1653.

1672 : La forge s'étant éteinte, M. Tixier de Hautefeuille, prieur de St-Sernin, autorise Hubert Dessertenne à installer un foulon à battre la laine.

1762 : Pierre Marlot, marchand et meunier, reprend à bail les bâtiments du foulon pour y exploiter un moulin.

1774 : J.B de Salignac-Fénélon fait construire un fourneau.

C'est à Bouvier que s'effectuèrent la première fois dans la région des essais pour couler la fonte au charbon de terre. Les scories qui nous ont été communiquées par MM. Codillot et Olivier peuvent être considérées comme les restes du crassier de cet ancien fourneau.

1785 : Le fourneau de Bouvier est acquis avec la forge de Mesvrin par la Société Royale qui a entrepris l'exploitation de la Fonderie Royale du Creusot.

Vers 1737 , MM. Schneider font transporter les deux feux d'affinage de Bouvier au Creusot.

1841 :MM. Schneider et Cie vendent les usines de Bouvier et Mesvrin ..
L'acte de vente précise que "le ruisseau est insuffisant" ce qui laisse entendre que la force motrice de l'eau fut la seule utilisée à Bouvier.

Pour régulariser le débit, il existait, au 18^e s, trois étangs appartenant au prieuré de St-Sernin : un au Faux-Judas, l'Etang-Neuf à la Bachotte, et un troisième à Bouvier même ; la chaussée de ce dernier devait se trouver dans le prolongement du chemin des Caillots, sur le tracé de l'ancien chemin de St-Sernin à St-Firmin. En effet, la route actuelle de la Croix à Bouvier date de 1892 (environ) ; celle de Gamay à Bouvier par les Larmours fut tracée en 1903 ; quant à la D. 43, elle est ouverte depuis 1871.

Notons par ailleurs que fut aussi envisagée vers 1902 la construction d'une ligne de chemin de fer entre Epinac et Le Creusot, avec une gare à Bouvier.

Au début de notre siècle, seule subsiste à Bouvier l'usine hydraulique de M. Lacour, charron, spécialisée dans la fabrication de brouettes.

Mais depuis 1871, les carrières de granite ont pris le relais des industries disparues. Les annuaires administratifs parlent pour Saint-Firmin de 60 ouvriers répartis sur 5 entreprises, et pour Saint-Sernin de 70 ouvriers sur 7 exploitations (y compris les carrières de grès de la Pissoire et de la Borne-Creuse).

A Bouvier, les principales carrières sont exploitées par MM. Boyer, Lafay, Nigaud et Voisin. Vers 1930, la Société des Granits du Morvan, dont l'actionnaire principal sera MM. Schneider et Cie, se substituera à plusieurs exploitations existantes, tandis que d'autres resteront indépendantes. La Société des Granits du Morvan sera dissoute en 1952. Les ateliers vacants sont alors repris par MM. Robert qui continuent depuis cette date de maintenir la vocation industrielle du site.

Terminons cette évocation historique en rappelant qu'un carrier S.F.I.D., Georges Bras, fut député de 1914 à 1919.



Nous donnons maintenant le témoignage de M. Robert Labaune recueilli pour nous par Mmes Labaune et Perraudin.

M. Labaune est entré aux carrières de Bouvier à l'âge de 15 ans comme apprenti tailleur de pierre. Malgré un accident survenu à l'âge de 22 ans à la suite d'un tir de mine malencontreux, il y restera au total 11 ans (de 1938 à 1949).

"Plusieurs carrières appartenaient à la Société des Granits du Morvan : à Bouvier, au Moulin, aux Lamours, à la Pissoire, à Champitoux, aux Grosliers, au Pont-d'Argent. A l'origine, la Direction fut assurée par le Colonel Voisin.

A Bouvier, le granite avait plusieurs tons : les bancs de couleur rose et des bancs de couleur bleue ; il était utilisé en grande partie pour les monuments funéraires ; les pavés taillés servaient pour les routes et les bordures de trottoirs ; nombre de maisons étaient en outre construites avec la pierre de Bouvier.

Les ouvriers, en culottes de velours ou en "bleu" de travail avec une large ceinture de flanelle enroulée à la taille, en sabots, en casquettes ou chapeaux, travaillaient à ciel ouvert, abrités par des paravents les protégeant l'été du soleil, l'hiver du froid ou du vent.

Pour les périodes de grand froid ou de neige, les ouvriers ne travaillaient pas ; ces périodes n'étaient pas indemnisées.

Chaque carrier possédait quelques outils personnels : massette, équerre, règle, paravent ...

Le salaire était remis aux ouvriers à la quinzaine et si la somme ne donnait pas satisfaction, le carrier partait avec ses outils dans la musette et traitait plus loin pour quelques sous de plus. Le syndicat était conseillé dans l'entreprise, c'était le seul soutien des ouvriers ; en cas de réticence au bout d'une semaine, souvent l'ouvrier s'en allait.

A l'arrivée d'un jeune, celui-ci devait se soumettre au "baptême" qui consistait à enduire certaines parties de son corps de cambouis, (les jeunes ayant le père employé aux carrières en étaient dispensés) et à payer la coterie : 4 litres de vin rouge.

Le transport des chopines du chantier était effectué par le plus jeune (le "mousse") qui se devait, pour devenir un véritable carrier de fumer, chiquer et boire, ce qui le rendait souvent malade.

A l'occasion de la Saint-Jean, prénom le plus répandu, la joie battait son plein et pendant plusieurs jours, les tenanciers de cafés avaient fort à faire ; beaucoup d'autres fêtes ou anniversaires n'étaient pas oubliés.

L'esprit de camaraderie s'étendait sur les chantiers, et en cas de maladie ou d'accident, les ouvriers se collectaient pour venir en aide aux plus démunis.

Les horaires devaient être respectés par tous ; il était très mal vu d'arriver au chantier en retard.

Les risques d'accidents étaient fréquents : aucun moyen de protection n'existait à cette époque ; mais auraient-ils été acceptés par les anciens ouvriers ? Il y eut des jets de pierre, des meules éclatées, des explosions : tout cela occasionnait de nombreuses lésions physiques et morales.

Si les chauffeurs de camions se trouvaient à livrer des pavés ou autres dans la région du Creusot, le camion au retour se transformait en transport en commun. Les ouvriers des Etablissements Schneider profitaient de l'aubaine et rentraient chez eux avec moins de peine : vélos et hommes s'entassaient dans la benne.

La société donnait beaucoup d'importance à notre contrée ; un seul téléphone était installé, chez M. Nigaud. Il y avait alors à Bouvier : forgerons, charrons, 3 épiceries et plusieurs cafés. Une boîte à lettres fut installée (vers 1892). L'électricité fut installée en 1922.

Une fontaine alimentait une partie du hameau ainsi qu'un lavoir où les ménagères aimaient se retrouver, les autres préférant aménager une place dans la rivière pour rincer le linge.

Un service d'autobus entre Epinac et Le Creusot par Bouvier est mis en service vers 1928 ; les ménagères profiteront de "l'aubaine".



En complément à ces propos, nous livrons ci-après quelques renseignements recueillis à partir des témoignages de M. Labaune mais aussi de Mme Olivier, fille de M. Lafay, ancien propriétaire de carrière, et de M. Suchaut, ancien carrier. M. Lazare Lafay avait ouvert ses propres carrières (Bouvier et Maisons-Vieilles) vers 1910. M. Albert Suchaut a travaillé aux carrières de 1911 (à l'âge de 12 ans) jusqu'à 1952, date de fermeture des chantiers.



LE TRAVAIL DANS LA CARRIERE

- 1) Extraction du "cran"
- 2) Extraction du granite. Le "boutefeu" manie l'explosif pour détacher les blocs ; il prévient les ouvriers au son du clairon ; du bois empilé sur la roche évite la projection d'éclats. (M. Labaune fut accidenté lors d'un tir de mine destiné à l'extraction de la pierre du monument de la Libération d'Autun). Les blocs sont sortis du "trou" à l'aide de wagonnets actionnés par un treuil ; une pompe évacue l'eau qui d'accumule dans la carrière.

3) Les trancheurs effectuent une première ébauche pour débiter les blocs bruts en parpaings grossièrement taillés. Le rocher reçoit ses différentes destinations possibles :

- pierre tendre "mureuse" à bâtir,
- pierre de taille plus dure,
- pavés,
- pierre de route.

4) Les tailleurs dégrossissent la forme avec le têtou ; le façonnage se poursuit avec la massette, le ciseau et la broche. Le métier de tailleur nécessite un apprentissage de 3 années auprès d'un "compagnon" ; la vie de l'apprenti est une école très dure : pas question de se plaindre d'avoir mal aux doigts ou d'avoir les poignets enflés !

5) Après la taille, la pierre est affinée avec la boucharde destinée à supprimer toute aspérité ! La finition est obtenue au polissage qui s'effectue avec des meules en grès ou avec la polisseuse à grenailles de plus en plus fines, puis à la poudre d'émeri et au feutre.

6) Les pavetiers travaillent à l'abri, debout, devant des tonneaux coupés en deux dans le sens de la largeur et remplis de débris de pierres. Les petits pavés sont appelés familièrement "paquets de tabac".

7) La forge à proximité de la carrière est indispensable à la qualité permanente de l'outillage. D'ailleurs, chacun devait savoir forger ses propres outils.



Ont été identifiés

M. C. Lafay
J. Garnard
Wougnotte
H. Duverne
Gelmini
F. Pitois
G. Chevrot
G. Chiffrot
A. Morieux
Pirodon
E. Coule
A. Suchaut
Zoriot
C. Vernizeau
J. Becu

Equipe d'ouvriers à Bouvier en 1936.

(Photo aimablement communiquée par H. Suchaut)

LA VIE DANS LA CARRIERE

Nous avons vu qu'elle n'était pas des plus faciles ; les accidents étaient assez fréquents et il ne manquaient pas d'yeux crevés et de mains endommagées. Tout cela n'empêchait pas une ambiance égrillarde qui essayait de faire oublier la rudesse du métier ; Mme Olivier se souvient des chansons reprises en coeur par les ouvriers ; les plaisanteries grivoises sont intarissables. Le vin y aide aussi : il y eut jusqu'à 7 cafés à Bouvier (le café Percepusse resta dans la même famille de 1899 à 1973).

Les carrières ont fait venir une main-d'oeuvre étrangère à la région : Bretons, Marchois, Vosgiens, Italiens - dont certains auront du mal à s'adapter aux normes de productivité en usage, alors que d'autres, mieux intégrés, feront souche dans le pays.

Comme le souligne M. Labaune, le syndicalisme est fortement implanté aux carrières ; le refus d'adhérer était généralement ressenti comme un refus de l'esprit d'équipe indispensable au bon déroulement du travail. On note cependant peu de conflits "durs" à Bouvier.

LA VIE A BOUVIER

Outre cafés et épiceries, il y eut 2 coiffeurs à Bouvier. Nous avons vu qu'aucune occasion ne manquait de faire la fête. Pour l'Ascension, bal et jeux de quilles emplissaient le vallon de joyeuses rumeurs qui dégénéraient, hélas, parfois, en bagarres. "Pas battus, pas amusés !", a-t-on parfois entendu après une telle journée de liesse.

Quant aux femmes, c'est chaque jour vers 11 h et 5 h du soir qu'elles se retrouvaient à la fontaine de la place pour échanger les nouvelles du village ; puis, la causette finie, elles repartaient avec les deux seaux accrochés au "cercle"...



Bordures de trottoirs, pierre de construction, monuments funéraires constituaient les fabrications les plus répandues. Les guerres ont accru la demande de monuments commémoratifs, (surtout dans les années 1920. (le monument de la Résistance, à l'Allée de l'Épousée, est sorti des mains de M. Suchaut). Le barrage de St-Sernin représente un tonnage important de granite de Bouvier. Au Creusot, l'Hôtel de Ville (1901) et l'Hôtel Dieu (1894) sont faits du même matériau ; la tradition rapporte que la seule dalle d'entrée de ce dernier aurait nécessité un attelage de 10 paires de boeufs pour son transport ...

Certains tailleurs avaient acquis une telle maîtrise de leur métier qu'ils en avaient fait un art. Ainsi, M. Lafay s'était vu commander la sculpture d'un écusson pour orner le fronton d'un château.

L'un des tailleurs les plus populaires fut le "Roi de Cailles", véritable artiste qui avait sculpté un ornement, destiné à sa dernière demeure, représentant un lion sur un coussin : "le repos et la force !", expliquait-il ...

Le "Roi de Cailles" avait aussi fait fabriquer son cercueil, peint en rouge, qu'il essayait volontiers de temps à autre ; son caveau, déjà taillé au cimetière pouvait à l'occasion servir de rendez-vous aux amis pour finir une partie de cartes après la fermeture du dernier bistrot. Tout cela n'engendrait pas la morosité dans l'esprit de notre homme qui ne craignait pas, par ailleurs, de s'embarquer en gare du Creusot pour les champs de courses parisiens.

Quant le "Roi de Cailles" est mort, tout était prévu : le nom des porteurs et le pourboire qui leur revenait ... Il est parti ainsi pour l'éternité ... sans oublier d'emporter au moins deux bonnes bouteilles avec lui !



Groupe de carriers à Champitoux.
Seul M. Godard a pu être identifié avec certitude

(Photo aimablement communiquée par Mme Simonin)

Le Chancal

- Marie , les chiens vont japper, ce soir ...

Comprenne qui pourra ; ceux de Visigneux ont saisi le sens mystérieux qu'il faut accorder à cette petite phrase anodine et laconique : la nuit venue, une silhouette furtive va glisser entre les herbes folles de quelque étang ou sous les épais couverts de la forêt de Prodhun ; et l'on ferait bien de rentrer les chiens dans les granges afin qu'ils ne donnent pas l'alarme en perçant de leurs voix rauques le silence des clairières assoupies.

Pour tous les gens d'ici, nés au seuil des grandes forêts du Plateau qui ont porté en elles de générations de bûcherons et de charbonniers, le braconnage n'est pas un crime, c'est une tradition ; et les braconniers ne sont pas des bandits, ce sont les vrais chasseurs, ceux qui descendent tout droit des nuits lointaines de l'humanité ! Et le Chancal est de ceux-là, sans doute l'un des derniers que ce rude pays ait accueilli. Est-ce faire injure à sa mémoire que d'en parler ? Qu'on veuille bien nous en pardonner.

- Machin - machin ...

Qu'importe son nom véritable ; il est né en 1882 à la Bruyère et il a vécu dans la "riotte" du Défend. Mais il est mort au seul domicile digne de lui, là-bas, tout au bout de la "ligne" des Germeneys, chêne parmi les chênes. D'ailleurs, après s'être accoutumé à la présence de notre homme, ce coin de terre a fini par s'imprégner de son souvenir au point d'en adopter le nom : noble destin de celui qui laisse ainsi son empreinte sur les lieux où il a vécu.

- Machin - machin ...

Son tic verbal sonne encore à nos oreilles : qui que vous soyez, vous vous appellerez Machin-machin.

Sa maigre silhouette traverse éternellement nos mémoires, les pieds toujours nus dans la paille dessabots, emportant de l'épicerie du bourg la demi - douzaine de boîtes de harengs-saurs qui feront son festin, ou bien le quartier de lard qu'il clouera sur la fourche d'"aigreule" pendue à la poutre noircie de sa loge.

On boit aussi de bons coups chez le Chancal ! Près de la paillasse qui tient lieu de lit, il y a le fusil, bien sûr, mais aussi le quartaut qu'on ne craint pas de monter à dos d'homme depuis Chevroche. Car il en vient de partout, des amis, par la Bourbière, le Moy et le Bas-de-Chêne, surtout si l'on est chasseur et si, par malheur, on revient bredouille... Silence dans la carrée : la moustache du Chancal tombe sur les bords du verre jamais lavé ; puis il se lève, doucement, pour faire avancer dans la gueule du "garlot" cette perche de charme coupée du matin et que le diable d'homme n'a pas même pris le temps de scier ...

- Machin - machin ... R'garde donc voir dans l'bas d'l'armoire, ma foi !

Car tous les secrets et toute la richesse du Chancal, c'est dans le bas de l'armoire qu'on peut les trouver, qu'ils soient de plumes ou de poils. Mais ce n'est quand même pas sa faute s'il est harcelé par les "commandes".

- Chancal, je marie ma fille ... Et les ch'tits s'raient ben contents d'manger un bout d'chevreuil ...

- Chancal, la "bourgeoise" mettrait ben une carpe au four, c'dimanche ..

En quittant le Chancal, ne pas manquer de lui indiquer l'heure : s'il fait encore jour, le trait sera aussitôt griffé sur le chambranle de la porte, aux confins de l'ombre et de la lumière, car ainsi se guide au fil des heures celui qui ne sait lire qu'à travers les rayons du soleil. Mais le plus souvent, c'est à la nuit tombée qu'on se sépare ; il ne faut rien laisser paraître, alors, de sa crainte de sortir "machuré" par la fumée de la mèche huilée et torsadée, car ainsi s'éclaire celui qui ne sait bien voir qu'à la lueur des rayons de lune.

Plusieurs fois dans la nuit, l'aveuglante clarté du fleuve d'acier qui coule dans les ateliers du Creusot rougit le ciel par-delà la silhouette obscure et débonnaire des crêtes de la Marolle. C'est alors que le Maître pourra s'en aller jeter "le carreau" sur l'un des miroirs frissonnants du grand Plateau, ou que l'oeil vif du magicien de l'ombre déroulera ses sortilèges dans la profondeur des taillis. Après le soleil et la lune, c'est à présent la voûte céleste constellée d'étincelles ou torturée de nuages qu'il faut savoir déchiffrer.

En cette nuit de février 1960, la forêt s'est soudain trouvée veuve, les étangs sont devenus muets, comme pétrifiés, les ténèbres se sont penchées une dernière fois sur le Chancal, et pour toujours cette fois. Depuis, chose étrange, on ne cesse de répéter que le gibier s'est fait rare par ici, et que plus d'un sentier s'est perdu du côté des Germeneys ...



La Mélie

Soir d'orage : le père Jean monte aussi vite qu'il peut la rude côte du Meculey, le corps penché en avant pour se protéger des bourrasques. A mi - pente, il est cependant ralenti dans son élan par la vision d'une masse sombre, placée en travers du chemin, un peu plus haut. Dans le crépuscule, il a bien de la peine à discerner la véritable nature de l'obstacle qui se présente, peu à peu plus distinctement, sous l'aspect d'un informe tas de chiffons contre lequel les eaux de l'averse se divisent en deux ruisseaux affolés. A mesure qu'il avance, le passant se rend compte que l'amas de guenilles jaunies par la boue semble animé d'un léger mouvement, lent mais régulier ; sa surprise est encore accrue quand il entend une sorte de grognement s'échapper de l'étrange colis. Approchant la main, il a comme un geste de recul lorsqu'il découvre le regard vitreux qui trouve un visage complètement fripé d'où s'échappe un gargouillement rauque.

- La Mélie ! C'est-y-possible !

D'un haussement d'épaule, le père Jean s'éloigne d'un pas rapide, agacé de s'être attardé sous cette pluie battante et presque mécontent de s'être laissé impressionner aussi stupidement. Car personne ne s'apitoie jamais sur le sort de la Mélie. D'ailleurs, quand le bonhomme se retourne une dernière fois, la masse noire s'est déjà ébranlée sur la route luisante.

La Mélie, c'est d'abord un tas de chiffons en marche. Amoncelés les uns sur les autres, ils ne laissent plus rien discerner de la silhouette humaine qui les traîne ; ceux qu'elle ne porte pas sur elle sont entortillés dans un baluchon qui ne la quitte jamais et qu'elle relève à chaque instant d'un coup de hanche caractéristique. De ce chiffonnier émerge une tête à la peau tannée, ratatinée, "gnellée" comme ces pommes de terre germées qu'on vide des caves pour faire place aux nouvelles récoltes ; sur le côté, ballote un "tapon" de cheveux collés solidaire du fichu qui emballe grossièrement la tête.

Les grolles éculées se frottent, comme chaque jour, aux cailloux de la Baume dont elles grattent inlassablement la poussière pour s'en aller quérir la pitance quotidienne, car il faut bien vivre : banale et affligeante réalité pour ce corps usé et cette tête qui n'arrive plus à penser.

Seul outil de travail, presque aussi vieux que sa compagne : une boîte de conserves, rouillée, maculée, informe que la vieille retient de ses doigts gourds et recroquevillés en la secouant sous les fenêtres du pays pour avoir du café. Du café ! Encore du café, toujours du café ! Ou bien du vin, avec du sucre, beaucoup de sucre ! C'est sa droque. La Mélie s'arrête sur l'escalier, mais n'entre jamais dans les maisons, trop pauvre pour que son regard seulement puisse se poser un instant sur le modeste confort des autres. Elle remercie dans son jargon et sa figure grimaçante témoigne de son contentement et de sa gratitude ; en signe de reconnaissance, elle promet de revenir, et elle reviendra car elle est fidèle dans ses tournées, elle à "ses" maisons. La pire injure serait de lui proposer du café dans une tasse ou un verre ; elle se raccroche fièrement à sa boîte, c'est son argenterie. Et que jamais l'on ose toucher à son chignon crasseux ou à son sac de hardes ; elle y tient, c'est son patrimoine.

D'ailleurs, à force de la voir traîner sur les chemins, on a presque oublié qu'elle a sa maison, là - haut, accrochée quelque part à la colline. C'est ici que, toute jeune encore, elle cachait les cabris dans l'armoire pour leur éviter le couteau fatal du père. Car on a aussi oublié que, derrière l'immense déchéance apparente, il y a, peut-être, un coeur pur.

Un jour, on ne vit plus la silhouette vacillante de la Mélie : on ne s'en félicita pas, on ne s'en inquiéta pas non plus. Simplement, on s'aperçut qu'elle avait disparu du paysage, comme un arbre qu'on a coupé. Alors, on dit : "Tiens, on ne voit plus la Mélie". Et ce fut tout, on ne s'en émut pas davantage. Et on l'oublia, comme on oublie tous ces êtres déshérités à qui l'on ne pense que lorsque les chiens aboient à la vue d'une ombre sur la route.

A. DESSERTENNE

La Fenaison, vers 1900

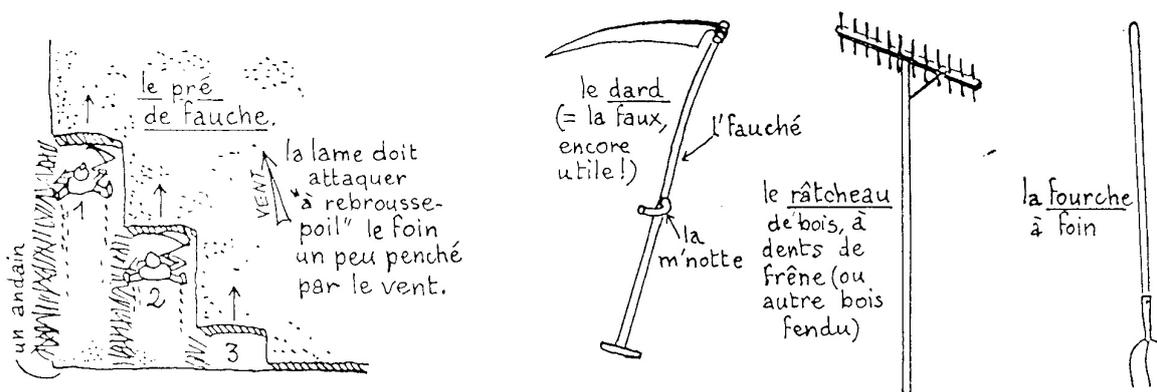
A Saint-Sernin, on faisait (et on fait toujours) les foins en juin, en général avant la Saint-Jean (le 24) pour les prés secs, et après pour les prés humides des fonds (de vallons) où y'avait pu d'*lâches* que d'*bon foin* (= lâches = carex = herbes dures). A Antully, plus froid, c'était la Saint-Benoît le grand moment des foins (11 Juillet).

Le fauchage *au dard* était un travail très lent et donc très long. Le fermier du domaine des Revirons par exemple devait *prendre* (embaucher) pour l'aider deux ou trois faucheurs confirmés, habitants de la commune : l'père T. et l'Claude M. (dit Queque à cause d'un certain bégaiement – surnom dont hérita son fils).

Ils venaient avec sur l'épaule leur dard personnel, exactement adapté à leur taille et à leur coup de main.

Leurs journées commençaient *au jour*, *dépu 4 h du matin*.

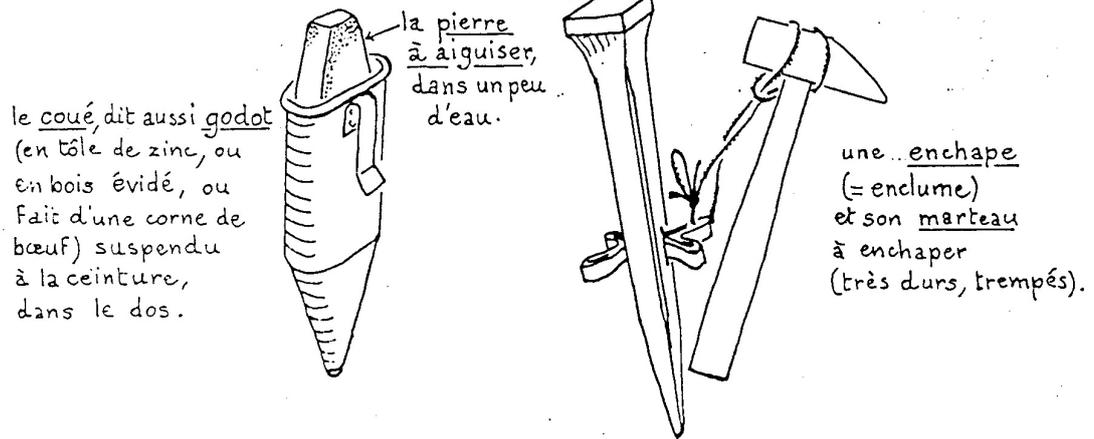
Jambes demi-écartées, avec un balancement régulier du buste, chacun abattait son andain, avançant lentement, pied après pied ...



Mais il fallait s'arrêter de temps en temps pour *ragûiller* son dard (raiguiser), en particulier quand il était passé dans une *taup'ron* (une taupinière) ; inévitable ; car il était en effet bien recommandé de couper le plus ras possible. Alors notre faucheur redressait ses reins fatigués et on entendait le bruit de la *piârre é agûller* : dessus, dessous ... Toujours connu ?

Tout autour chantaient les *Grillots* ; les *râillotes* coassaient à la mare voisine ; le loriot se gavait de merises sur le cerisier sauvage au bout du pré. Parfois, un faucheur rencontrait dans l'herbe un nid de *beurot* avec oeufs ou oisillons (traquet tarier), ou essayait d'écraser du sabot un inoffensif *lanviot* qui fuyait (orvet), ou dérangeait un nid de pacifiques *grond'nâs* (bourdons) ou bien de *guêpes* à moins bon caractère !

Après plusieurs heures, aux pauses, deux-trois fois par jour, chacun *renchaptait* son dard (*enchaper* = battre, amincir au marteau le tranchant de la lame), *cheurté* (assis) par terre, jambes écartées, sur un vieux sac de bâche plié, à l'ombre : toc-toc, toc-toc-toc-toc, toc ...



Bien sûr, on devait leur *porter la marande* : à 8 heures et demie, la fermière ou les enfants leur apportaient une bonne soupe ; à l'angélus de midi, dans des gamelles superposées, arrivaient une bouillie de semoule, du riz au lait ou au lard qui s'enrichissaient souvent accidentellement de sauterelles, les cuillers plongeant tour à tour dans le même chaudron, des oeufs en meurette qu'on posait sur sa large tranche de pain, ou bien un bout de jambon sec mangé sous l'pouce, ou encore les épais crâpiaux larges comme une assiette, les gosiers s'arrosant de vin ou de boisson fermentée à base de prunelles ou de pommes sauvages ; et aux quatre-heures, c'était fromage blanc, jambon ou oeufs à la coque. *Y'étot, des fois, pendu d'après un âbe, pour que les fourmis y dévoraïnt pas.*

Chaque faucheur employé était donc nourri, et recevait 4 francs pour une journée de 12 heures de travail ou plus, travaillant tant qu'on voyot clair, jusqu'à la brondie.

Au moment le plus chaud d'après midi, chacun *f'sot l'mîdiot = un p'tiot somme* à l'ombre.

Le foin en andains séchant au soleil une journée au moins. Souvent, il était ensuite *foiné* (retourné) à la fourche, une fois. Presque sec, odorant, on le rassemblait plus tard au râteau de bois en *reûles* (ou *roûles*) pour le mettre aussitôt en *cach'rons* (on dit aussi une *meûche* = tas d'1m) afin qu'il *fasse sa sueur* durant une nuit. Pour ces travaux faciles, toute la main-d'oeuvre était utilisée = enfants, et femmes qui, pour travailler au soleil, s'étaient coiffées de leur *cap'line* en toile blanche ou bise, avec des petites fleurs ou des rayures fines, tenue par une armature de carton.

Quand un orage menaçait ou si l'temps avot l'air à la pleûe, on formait en hâte des *cach'rons* : "*on'y beriaudé c'ment qu'on ai pu!*" (=secouer, malmener). Une année, au Pâquier de l'Etang (là où est le nouveau stade), la rivière, ayant alors débordé, avait emporté tous les tas du pré contre la clôture.

Le matin, on *défaisait les cach'rons* à la fourche en routes de foin éparpillé. S'il *chessait bien* (disaient certains) pendant une demi-journée, on pouvait le *rassérrer* au râteau en *reûles* et il était prêt à être rentré.

L'homme qui chargeait le char à ridelles était suivi d'une *fône* qui *râtelait* soigneusement l'emplacement de la reûle : *y'en restot frimance!* L'autre homme qui, perché, *faisait le char* devait être un spécialiste : empiler le plus solidement possible et bien équilibrer. Il ne fallait pas en effet que tout *s'ébeûille* ou même verse à la sortie souvent difficile d'un pré pentu, ou dans les *ch'tits ch'mins*. Ça arrivait rarement.

Enfin, le char *fait'lé* (chargé au maximum), on serrait l'ensemble au moyen de la *perche à foin* : à l'avant sa grosse extrémité crantée accrochée sous le plus haut barreau de l'échelle du char, et à l'arrière, sa corde tirée vers le bas par plusieurs tours de *vivot* (ou *tourtot* ?). Le tour du char était soigneusement peigné au râteau pour ne rien perdre pendant le voyage et en laisser le moins possible d'après les bouchures.

On s'*renv'not* dernier la *bourrique* ou au pas lent des deux vaches ou de la *paire de boeux* blancs ou barrés. Arrivés à la ferme, on rangeait le char juste devant la *gueule de l'en'haut* situé au-dessus de l'*écurie d'vaches*. Pour décharger, il fallait encore être trois, armés d'une fourche : un *su l'char*, deux *su l'en'haut* (un à la gueule, l'autre sur le tas, sous les tuiles et qui devait bien répartir le foin et bien le tasser des pieds : "*Piges-y ; chauches-y ben sous l'râz'ment !*" Chaleur, sueur, poussière !

Dans certaines fermes, on montait *su l'foineau* (le fenil) avec un verre d'eau bénite et on l'en aspergeait, pensant le garantir ainsi pour un an de la foudre et de l'incendie.

Le foin tout engrangé, les *loupiaux* s'amusaient à *joupiller* sur le tas, y faire des galipettes – si le père le permettait !

Quant on rentrait le dernier char, on y attachait (sur son échelle) un bouquet d'*potards* (digitale), d'*mille-pourtus*, ... C'était la *paulée* : avec les voisins qui avaient aidé, on faisait une bonne marande !

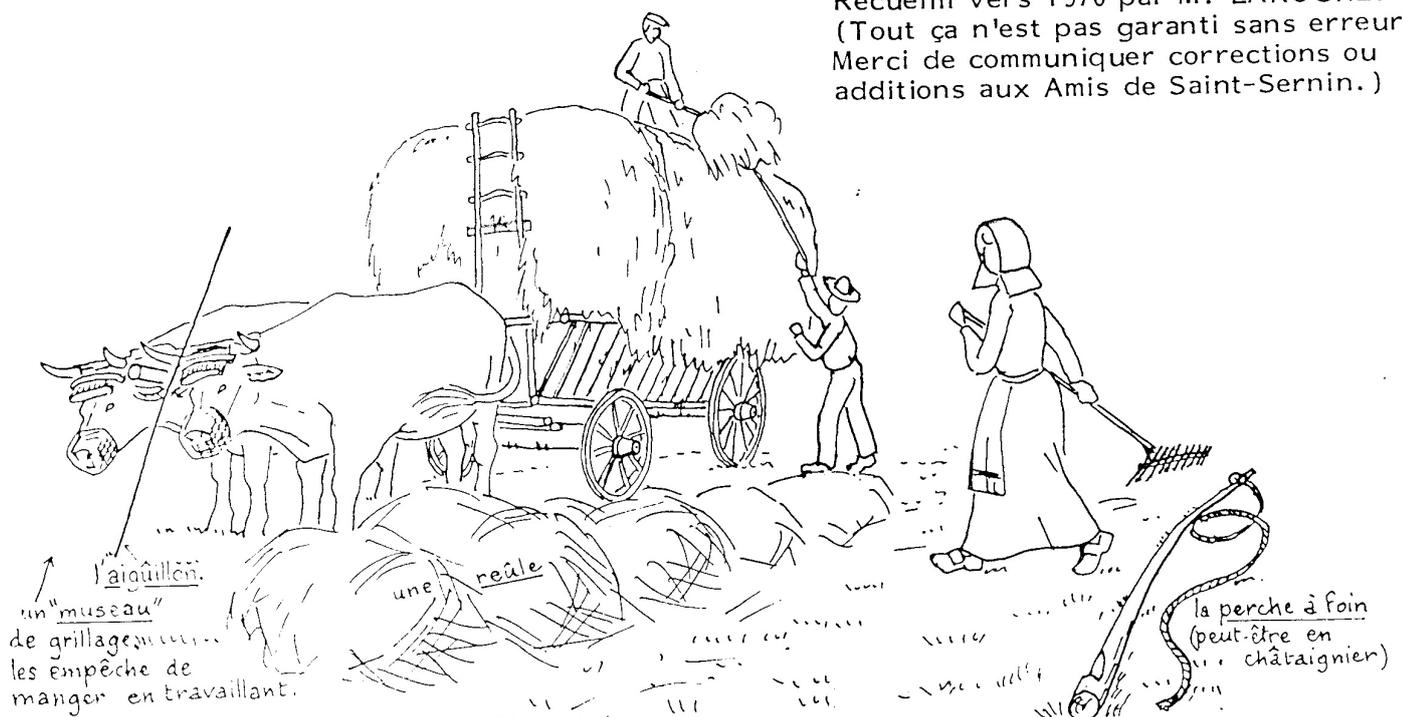
Par exemple : Soupe au jambon. Omelette au jambon.
Civet d'lapin, ou bien foie de boeuf ou de cochon grillé avec des oignons puis additionné de vin.
Salade. *Quiaque-bitoux* ...

Après s'être *échiné*, comme on *étoit eurché*, *esquinté*, *i fallot ben se r'quinquer î p'chot*, en s'en mettant plein l'*gigi* (jabot).

Pour le paysan, c'était un souci de moins de savoir à l'abri la nourriture de ses bêtes pour l'hiver.

Aussitôt on rendait les journées à ceux qui étaient venus pour aider ; mais tout le monde était bien d'accord pour penser qu'*i valot mieux pas éte attendu su les autres* ...

Recueilli vers 1970 par M. LAROCHE.
(Tout ça n'est pas garanti sans erreur
Merci de communiquer corrections ou
additions aux Amis de Saint-Sernin.)



A propos de Saint-Saturnin

La statue de Saint-Saturnin a trouvé sa place au coeur du village, avec pour toile de fond le formidable donjon du prieuré, et nul ne songe à s'en plaindre. Primitivement placée dans l'église, cette sculpture est difficile à dater avec certitude ; vraisemblablement du 16^e ou 17^e siècle, nous savons qu'elle fut mutilée à la Révolution. M. le Chanoine Grivot rappelle dans "La légende dorée d'Autun" que Saint-Saturnin fut le premier évêque de Toulouse au 3^e siècle et qu'il mourut en martyr attaché à la queue d'un taureau ; c'est en son honneur qu'on édifia la belle basilique rose de Toulouse destinée à accueillir les reliques du saint, objets d'une étape importante pour les pèlerins de Compostelle.

La Saône et Loire compte cinq paroisses sous le vocable de Saint-Saturnin : Vauban, La Motte-Saint-Jean, Saint-Sernin-du-Plain, Saint-Sernin-du-Bois et la Roche-Vineuse (qui s'est appelée Saint-Sorlin de 1802 à 1908). Toutefois, notre église est la seule à posséder une statue du saint (statue en bois du 18^e siècle) dans la chapelle latérale droite. Rappelons encore que Saint-Saturnin est officiellement fêté le 29 Novembre mais c'est pendant la guerre de 1870 que, par arrêté du maire, elle fut reportée au mois de mai dans notre commune ; depuis peu d'années, la fête patronale est fixée en juin.

Historiquement, le nom de la paroisse de Saint-Sernin-du-Bois apparaît pour la première fois vers 1085. A la Révolution, toutes les paroisses ayant des appellations à consonnance religieuse furent dotées d'un nouveau nom : Saint-Sernin-du-Bois devint ainsi la Montagne du Bois. Il existe 41 communes en France portant le vocable du martyr toulousain, sous des formes diverses : Saint-Cernin, Saint-Saturnin, Saint-Sernin, Saint-Sorlin, Saint-Sornin et même ... Saint-Savournin.



DECES DE L'ECRIVAIN HENRI CHAZELLE

Quelques jours seulement avant l'aube de l'année nouvelle disparaissait l'écrivain Henri Chazelle, à l'âge de 91 ans. Bien que né à Paris en 1896 et résidant à Dole depuis 1931, l'auteur jurassien était resté fidèle à ses souvenirs d'enfance creusotine et avait gardé une tendresse particulière pour St-Sernin-du-Bois, la terre de ses ancêtres.

H. Chazelle était descendant d'une vieille famille de St-Sernin à qui elle a donné deux maires au 19^e s., les Devaussanvin, que nous trouvons établis sur la terre des Sourdeaux dès le 15^e s. ; l'un deux se rendit propriétaire du Prieuré après la Révolution, et H. Chazelle passa toutes ses vacances dans la vieille demeure familiale jusqu'à l'adolescence.

Après ses études et ses débuts comme apprenti-imprimeur au Creusot, H. Chazelle fera carrière dans l'imprimerie et finira par créer sa propre entreprise à Dole en 1937. Parallèlement, il mènera les activités de journaliste, d'éditeur et d'écrivain ; il fondera notamment en 1941 la Revue Doloise qui deviendra la Nouvelle Revue Franc-comtoise. Si la plus grande part de son oeuvre est tournée vers cette province, nous lui devons aussi deux ouvrages majeurs pour l'histoire creusotine. Une première "Histoire générale du Creusot" paraît en 1936 en collaboration avec P. Marchand. Rapidement épuisée, l'idée d'un nouveau livre sur Le Creusot ne le quitta plus, et c'est de 1958 à 1960 qu'il publie, avec l'aide de J.B Jannot, une grande fresque d'histoire locale en trois volumes : "Une grande ville industrielle, Le Creusot", totalement épuisée aujourd'hui malgré plusieurs tirages à part de certains chapitres en 1961. Enfin, en 1984, il reviendra à ses origines avec une "Histoire de St-Sernin-du-Bois", écrite en collaboration avec A. Dessertenne.

C'est à l'occasion de la parution de cet ouvrage que H. Chazelle retrouvera, avec émotion et pour la dernière fois, le vieux Château de son enfance. Parmi les autres ouvrages de l'écrivain dolois concernant notre région, il faut encore citer un guide sur Uchon (1932), "Le livre de mes ancêtres" (1951), et un roman ayant pour cadre la région creusotine "La Dame des Sourdeaux" (1957).



Bibliophile et compilateur infatigable, H. Chazelle avait su, grâce à un style clair et précis, mettre l'histoire à la portée de tous, ce qui n'excluait nullement l'esprit et la rigueur et de synthèse remarquable qui lui valait d'être apprécié des grands spécialistes. Toutefois, la vocation essentiellement historique de la plupart de ses écrits ne doit pas nous faire oublier l'électisme de son oeuvre.

Passionné par la T.S.F., ses deux premiers livres, en 1920 et 1923, furent des ouvrages techniques ; son intérêt pour la philatélie nous vaudront, en 1982, un livre sur "La Franche-Comté par les timbres".

Esprit d'un besoin inlassable de connaître et de communiquer par l'écriture, H. Chazelle laisse le souvenir d'un homme courtois, enrichissant pour tous ceux qui l'ont côtoyé, d'un érudit qui savait rester d'une parfaite modestie. A travers ses monumentales monographies creusotines, il nous lègue une oeuvre de référence qu'aucun chercheur local ne doit ignorer et ne peut omettre de citer. Il a largement contribué au rayonnement culturel de notre ville et de notre région : à sa manière, il en fut l'un des chantres les plus sincères et les plus fidèles de coeur.

En hommage à l'auteur, nous avons extrait un passage des "Souvenirs d'enfance" qu'il avait eu la gentillesse de rédiger il y a quelques années pour les Amis de Saint-Sernin.

UNE AUTOMOBILE

Une auto ... c'était en 1902 ou 1903. Déjà depuis quelque temps on parlait des voitures sans chevaux, mais bien peu en avait vues, autrement que sur des gravures. Le Creusot, la grande ville voisine, n'en comptait certainement pas plus de deux ou trois.

Et, un beau jour, en voici une qui arrive à Saint-Sernin ... d'où venait-elle ? Je ne saurais le dire pas plus que d'en donner la description exacte, bien que, comme beaucoup de gens du village, je me sois précipité pour voir cette machine, surtout qu'un des spectateurs qui avait probablement été à Paris, prétendait que c'était une "vieille voiture". Il faut croire que cette espèce existait déjà ...

C'était véritablement une voiture sans chevaux, car elle ressemblait en effet, de prime abord à une vulgaire voiture. La carrosserie était à peu près la même : deux grandes roues à l'arrière, deux plus petites à l'avant ; elle possédait un siège pour le conducteur exactement comme celui d'un cocher et un siège à l'arrière pour deux personnes. Il n'y manquaient que les brancards pour y atteler un cheval. Les guides étaient remplacées par une sorte de manivelle horizontale qui faisait tourner les roues avant à droite ou à gauche.

Comment marchait-elle ? Avec un moteur à pétrole, disait-on. Ce pétrole était en réalité de l'essence, comme celle que l'on mettait alors dans les lampes Pigeons. Ce moteur était placé sous le siège arrière, mais je ne l'ai pas aperçu. Par contre je l'ai vu mettre en route et il fallut au chauffeur - c'est ainsi qu'on nommait le conducteur de ce véhicule - une bonne demi-heure pour qu'il consentît à pétarader avec un bruit infernal et au milieu d'une fumée nauséabonde.

Et le chauffeur ? C'était un montre ... un espèce d'ours portant de grosses lunettes et vêtu - qu'il fasse chaud ou qu'il gèle - d'une "peau de bique". Les lunettes n'étaient pas un luxe, car les routes de cette époque ne ressemblaient pas à celles d'aujourd'hui. Pas de bitume ... mais des pierres et de la poussière et bien souvent aussi de profondes ornières.

D'où venait cette automobile ? Où allait-elle ? Je ne sais. Mais je me souviens que, nous les gosses, nous l'avons suivie en courant, malgré le nuage de poussière qu'elle soulevait et la fumée qui nous faisait pleurer, jusqu'à la chaussée de l'étang et nous sommes restés un bon quart d'heure à la regarder jusqu'à ce qu'elle disparut.

Sa vitesse devait bien approcher de huit à dix kilomètres à l'heure ...

Evidemment, c'était un vieux teuf-teuf. Les autos de 1900 étaient déjà plus modernes !!! ...

N.D.R. - En 1926, le Conseil Municipal limitait la vitesse des véhicules traversant le bourg à 10 km/h.

